



Les pluies de ton aube



Garance Salto

Garance Salto

Les Pluies de ton aube

© Garance Salto, 2022

ISBN numérique : 979-10-405-1327-8

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Tout être blessé est contraint à la métamorphose.

Boris Cyrulnik

*C'est sous le ciel de la vieille Massalia
Balayée par le capricieux Mistral
Brûlée sous les assauts de l'astre solaire
Que prit place cette odyssée
Qu'advint ce brutal chavirement*

I. Les ailes grandes ouvertes

Septembre 2014

Je dégrafe mon soutien-gorge et lâche un grand soupir. C'est comme si je m'étais retenue de respirer toute la journée. Retirer cet engin de torture est mon premier geste lorsque je rentre chez moi, ainsi tombent toutes les tensions, physiques comme psychologiques. Chaque jour, en me libérant de cette contention, je me dis que le port du soutien-gorge a quelque chose d'une soumission volontaire. Pour sortir au monde, je m'habille, je me maquille, je me coince dans cet attirail.

Les chiens aiment leur laisse, j'aime mon soutien-gorge.

Avec lui, je ne déborde pas.

Avec lui, je peux affronter les autres.

Avec lui, mes tétons ne pointent jamais, mes seins sont hauts et ronds, conformes, comme ceux des autres femmes. Avec cette fabuleuse invention, je me sens protégée. Je mets mon corps en cage, contenant, carapace, abri pour mes émotions fantasques, instables, versatiles. Ainsi je me sens adaptée au monde des humains.

S'ils lisaient mes pensées, ceux-ci diraient sans doute que je suis folle, ou que je ne me permets pas d'être moi-même. Mais s'ils savaient les extrêmes qui m'habitent, ils préféreraient que je la garde, ma contention.

Aujourd'hui, premier septembre, aujourd'hui c'était mon premier jour en tant qu'éducatrice spécialisée. Je viens tout juste d'obtenir mon diplôme, après une formation en alternance dans un foyer qui accueille des personnes adultes en situation de handicap psychique. J'y ai appris mon métier, et tellement plus encore. Le contrat d'apprentissage terminé, quelques remplacements d'été et j'ai

dû tailler ma route. Si je me suis souvent plainte de la lourdeur de ce travail, je suis partie pleine de regrets.

Mon dernier jour au foyer reste un souvenir chargé d'émotions. C'était il y a deux semaines, par une journée chaude typique du mois d'août marseillais. Un pot de départ, des embrassades, des larmes contenues, des rires, de bons souhaits. Le soir, j'ai accompagné chacun des résidents au coucher, prenant le temps de les saluer individuellement. J'ai transmis les informations nécessaires au veilleur de nuit et suis allée rendre mon trousseau de clés à la chef... Ce trousseau qui ouvrait les armoires et les portes, toutes fermées pour la sécurité des résidents, pour contrôler leur accès aux fourchettes, aux médicaments, au gel douche. Ce trousseau qui représentait le pouvoir de leur dire oui ou non.

Et puis, j'ai pris mon envol en direction de chez moi, seule dans ma petite voiture. Une fois le grand portail passé et tout le long du trajet, des larmes silencieuses ont roulé sur mes joues... Enfin laisser l'émotion sortir. Une page se tournait, je ne me sentais pas prête.

Comme un chaton que sa mère repousse au moment du sevrage.

Je quittais l'association mère, au sein de laquelle j'avais fait mes armes de professionnelle. Pourtant, je partais sans repères, comme on se jette à l'eau du plus haut des plongeoirs.

Qu'allaient devenir ces liens tissés autour du travail quotidien, avec les résidents, avec mes collègues ? Toutes ces relations que j'étais parvenue à broder pour qu'elles deviennent "éducatives" ? Je devais laisser ma place à un nouvel apprenti, et surtout dire merci.

Et puis, j'ai trouvé ce nouveau poste, dans un Itep¹.

Aujourd'hui, c'était mon premier jour d'éducatrice spécialisée diplômée.

Je laisse tomber le soutien-gorge par terre. Il m'a serrée davantage que

d'habitude, j'ai dû prendre de la poitrine. Je frotte ma peau rougie de marques, le long de mes côtes, là où prenaient place les armatures et l'élastique. Je remplace mon jean par un jogging.

Au salon, m'attendent mon Lisandro et son ami Teddy, en visite chez nous pour quelques jours. Mon amoureux aux grands yeux noirs est bien installé sur le canapé, son pote affalé dans le grand pouf en cuir. Un joint s'éteint doucement sur le bord du grand cendrier. On devine, à travers le papier à cigarette, que Lisandro l'a bien chargé : il est plus vert que marron ! Je peux reconnaître ses joints à leur apparence, tassés avec une application obsessionnelle, ornés d'un carton bien serré, collés soigneusement.

Lisandro porte une attention particulière à toutes ses conceptions, ses œuvres d'art. Ainsi, sa cuisine est toujours réalisée comme un tableau. Nos sorties ou nos fêtes sont racontées comme des épopées fantastiques. Et le sexe avec lui, c'est aussi une forme d'art, une chorégraphie, une danse d'improvisation, un voyage d'émotions. C'est aussi un jeu où, enfin nous-mêmes, loin des contraintes du monde des adultes, nous nous retrouvons pour partager des sensations, explorer l'autre et ce qu'il provoque en nous.

— Isaline, on t'a laissé la fin.

Teddy désigne ladite œuvre d'art d'un mouvement du menton.

Je me laisse tomber sur le canapé près de mon homme.

— Merci les gars, j'ai attendu ça toute la journée !

Ma réplique les fait rire. Pourtant, cela m'inquiète un peu : notre consommation redevient quotidienne alors qu'on a eu tant de difficultés, cet été, à espacer les soirées enfumées !

Je balaye ces pensées. Allez, on s'en fout, l'été est presque fini, on va forcément se calmer avec septembre et son lot de nouveautés et de surprises... Je m'installe alors en tailleur et prends le joint. Sans plus attendre, je le rallume et

ferme les yeux sur le goût acidulé de ma variété préférée de sativa. La fumée envahit ma gorge, provoquant un léger vertige. Ah, cette fameuse première bouffée !

Je l'entends, la sativa, elle chante dans mon âme.

Je me résous à ouvrir les yeux, à me retrouver parmi eux. Mon Lisandro, mon ami, mon amant, mon amoureux, mon bel italien aux yeux si noirs, abîmés de douceur. Et notre Teddy, le réunionnais-comorien aux mille galères et au cœur d'or, au regard pétillant de vie et au sourire gigantesque qui n'est pas sans rappeler celui d'Eddie Murphy.

Celui-ci roule déjà le cône suivant, à sa façon : rapide, efficace, en chantonnant vaguement. En quelques dizaines de secondes, il obtient un pétard aux collages approximatifs et à l'apparence malade. Quand on se moque des mochetés qu'il fabrique, Teddy rigole, de toutes ses dents blanches, de ses yeux brillants aussi, et il évoque l'habitude de rouler dans les vieilles rues de Massalia, sans regarder ses mains et tout en marchant, l'air de rien.

C'est vrai que dans notre cité millénaire, bien des choses passent inaperçues pour qui ne sait observer. Dans la foule de la rue de Rome, si une volute de ganja te chatouille les narines, ou si l'odeur d'une mauvaise résine coupée au pneu irrite ta gorge, ne cherche pas, tu ne trouveras personne qui fasse mine de l'avoir sentie aussi. Alors Teddy, bien adapté à la vie marseillaise, il fait toujours celui qui n'a rien à se reprocher. Teddy, il veut avoir l'air d'un mec respectable.

Ils ont laissé le lecteur mp3 tourner en mode aléatoire, et les chansons se succèdent. Là, c'est un morceau de Pupajim, The big tree. Sativa réduite en fumée dans mes poumons fait chanter mon cerveau... Et mes épaules et ma tête et mes pieds se mettent à danser. Le doux chant de la plante, accordé à la mélodie de la chanson, me collent un sourire béat et je m'y abandonne, les yeux mi-clos.

A tree without roots cannot live

But a tree without new branches shall not grow

There is a big tree in my garden

A big tree in my garden... ²

Ces paroles s'inscrivent dans ma méditation. J'ai des fondations, à moi de grandir maintenant.

Je me redresse un peu vers les mecs. Tout en dansant encore, je prends la parole.

— Les collègues ont l'air bien sympa. On a mangé au resto ce midi, avec tous les services de l'Itep. Y a un autre nouveau, c'est cool je suis moins seule ! Et demain je vais rencontrer les minots !

Ils n'écoutent pas vraiment. Pas leur univers, le monde des éduc. Ou alors, de l'autre côté du miroir... J'ai l'habitude.

— ... Vous avez mangé sans moi ? !

Lisandro rouvre les yeux, il reprend vie. Il a une bêtise à dire, c'est écrit dans l'éclat de son regard.

— On avait trop faim pour t'attendre, et on t'a rien laissé ! On avait oublié que t'existais !

Je sais pertinemment qu'une assiette m'attend dans le micro-onde. Il attend